

Deux chroniques de cinéma



Jonathan Mangez

Le Film intitulé *Captain America: The Winter Soldier* (2014) propose une illustration intéressante de la notion de bio-politique mise au point par Michel Foucault dans ses cours de la fin des années 1970. Peu importe que les concepteurs du film aient ou non eu connaissance de la pensée du philosophe français. Sa réussite tient justement à ce que, sans la moindre prétention théorique, il parvienne à donner à penser.

Il narre les méfaits d'HYDRA, sorte de société secrète, formée par d'anciens nazis rescapés du naufrage du IIIe Reich et ayant émigré aux États-Unis, où ils sont parvenus à se hisser jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir. Les membres du complot ont notamment infiltré le SHIELD, institution controversée, mais dont la mission première est la sauvegarde de l'humanité. Le SHIELD opère à la marge de l'armée américaine, et ses relations avec l'État sont pour le moins houleuses. Néanmoins, l'intégrité morale de son directeur, ainsi que celle des héros qui se mettent parfois à son service (les *Avengers*), sont au-dessus de tout soupçon. C'est donc à leur insu que les membres d'HYDRA ont pu fomenter un plan criminel. Il s'agit d'éliminer, à l'aide de l'armement du SHIELD, vingt millions d'êtres humains disséminés sur la surface du globe, et identifiés comme des individus subversifs, c'est-à-dire, attachés à la liberté. (J'oublie de dire que le projet d'HYDRA est de réussir là où les nazis ont échoué: plutôt que de priver par la force les humains de leur liberté, il s'agit de les amener, moyennant quelques coups bas, à y renoncer de leur propre initiative.)

Foucault formule à peu près dans ces termes une des maximes du bio-pouvoir: plus tu feras mourir, et plus, de ce fait même, tu vivras. Le projet HYDRA tel que le raconte le film : éliminer vingt millions de personnes, afin que les autres vivent "mieux", est un bon exemple pédagogique de la mise en œuvre de cette maxime.

Foucault indique que c'est l'apparition, au XIXe siècle, d'un nouveau personnage

politique nommé «Population» qui signe l'émergence du bio-pouvoir. Il s'agira désormais, pour l'autorité publique, de traiter la société comme le médecin traite le corps d'un malade. (Les statistiques de natalité et de mortalité, la notion d'hygiène publique, etc., voient le jour à cette époque.) D'une part, ce corps doit continuellement être débarrassé des "parasites" et "déchets" générés par son propre développement, et susceptibles de lui nuire. D'autre part, la bio-politique se caractérise par le recours, à l'intérieur de l'État, d'une brutalité guerrière qui était traditionnellement dirigée vers les ennemis extérieurs. C'est désormais au détriment, non plus des autres nations, mais bien de certaines de ses propres composantes, qu'une nation devient plus "vivante", plus "saine" et plus "puissante". C'est le début de la valorisation de la "pureté de la race" à sauvegarder qui deviendra le prétexte du déchaînement de la barbarie nazie. Mais le racisme d'État a survécu au nazisme, et imprègne même les démocraties les plus avancées: à la fin du XXe siècle, un ministre n'a-t-il pas pu comparer à des "organes malades" les quartiers populaires d'une ville à laquelle il entendait appliquer un programme intensif de gentrification? Les quartiers populaires et l'immigration ne sont d'ailleurs pas les seuls ennemis visés par le bio-pouvoir.

Le film *Captain America* transpose le fantasme bio-politique dans un monde fictif plus ou moins semblable au nôtre, quoique plus proche encore d'une réconciliation universelle sous le parrainage des U.S.A. (À noter, l'intéressante perplexité du personnage principal, héros de la Seconde guerre mondiale cryogénisé à la fin de celle-ci et réveillé dans un monde livré à un péril plus terrible encore, et qui s'étonne que la sécurité prévale désormais sur la liberté.)

La bio-politique complète et étend à l'échelle de la société ce que les mécanismes disciplinaires mis en place dès le XVIIe et le XVIIIe siècles opéraient déjà à l'échelle individuelle. Discipline et bio-pouvoir forment l'envers de la liberté et de la paix universelle promues par la philosophie des Lumières – ou, plus précisément, elles correspondent à une interprétation du mot "lumière" différente,

mais au fond complémentaire, de celle de Kant ou de Voltaire (d'un côté: lumière de la raison affranchie de toute tutelle religieuse ou politique; de l'autre: visibilité totale assurée par un mécanisme de surveillance applicable à l'ensemble de la population). Le même âge de l'histoire qui met en avant l'autonomie et la responsabilité, voue aussi les individus à passer, tout au long de leur vie, d'un lieu d'enfermement à un autre, et à y intérioriser progressivement la surveillance dont ils se savent les objets par intermittence. Et le progrès de l'état de droit est accompagné par un travail discret mais ininterrompu d'éradication de ceux qui sont censés ne pas mériter lesdits droits.

Les auteurs de *Captain America: The Winter Soldier* ne sont pas des maîtres de la forme cinématographique, mais, qu'ils en aient été conscients ou non, ils ont approché un sujet sensible de notre temps.

Une précision: les scénaristes du film ont cru bon d'attribuer les pires fantasmes à une conspiration; dans le monde réel, il n'y a, hélas, nul besoin de postuler l'existence de manœuvres cachées pour expliquer le fonctionnement du bio-pouvoir: celui-ci se perpétue en plein jour et sous les yeux de tous.

2

L'incroyable indigence intellectuelle du film *Don't Look Up* (2021), et l'encore plus incroyable succès remporté par ce film auprès d'un public instruit, sont des signes des temps auxquels il vaut la peine de s'arrêter.

Je rappelle brièvement l'argument: comme dans une nouvelle de Poe, un astéroïde gigantesque approche à grande vitesse de la terre; la collision causera une nouvelle extinction de masse, plus effroyable encore que les précédentes. Le scientifique qui a signalé cette menace met en place, avec l'appui de son assistante, un dispositif de protection de la terre, consistant en une batterie de fusées supposées

faire dévier le météore de sa trajectoire fatale. Mais une autre stratégie prévaudra, celle, ridiculement insuffisante, proposée par un magnat de l'industrie numérique. Celui-ci, ayant anticipé l'échec de sa propre tentative de sauvetage, a également prévu un plan alternatif – dont l'inconvénient est qu'il permettra seulement à quelques *happy few* (parmi lesquels la présidente des U.S.A.) d'échapper à la catastrophe, en s'évadant à bord d'un vaisseau programmé pour ramener ses passagers sur une terre à nouveau habitable au terme d'un sommeil cryogénique d'une durée calculée à l'avance. La fin du film met en opposition l'humanité "à l'ancienne", représentée par le scientifique et son entourage, qui attendent courageusement leur fin, la main dans la main, en priant; et les transhumains, débarquant nus sur une planète luxuriante et pris d'assaut par des dinosaures.

Le point de départ du film est la position de l'alternative suivante: pour ou contre l'industrie numérique et le transhumanisme? Et le scénario ne va pas plus loin que l'exploration paresseuse des conséquences rencontrées respectivement par les tenants de chacune des deux options. Le film se présente évidemment comme une critique de l'hégémonie de la *data economy* et des projets d'installation sur d'autres planètes de ses dirigeants. Mais cette critique ressemble davantage aux tentatives que fait un agent commercial pour jeter le discrédit sur les entreprises concurrentes de la sienne, qu'au résultat d'un véritable travail de questionnement. Dès lors, il n'y a pas à s'étonner s'il s'apparente, peut-être à l'insu de ses concepteurs, à une apologie de la démesure qu'il prétend justement dénoncer.

Il est vain de se demander si l'on est pour ou contre la science et la technique modernes et le capitalisme (desquels la *data economy* et le transhumanisme forment la pointe la plus avancée), dans la mesure où il n'y a personne aujourd'hui qui ne dépende pas d'elles. Ce n'est pas seulement pour sa survie matérielle que chacun aujourd'hui est tributaire de science, technique et économie: celles-ci forment aussi l'axe auquel le mortel du XXI^e siècle arrime désespérément sa propre personnalité menacée de dislocation et d'effacement.

Aussi la question est-elle bien plutôt la suivante: la science, la technique et l'économie peuvent-elles rendre obsolètes le manque et le désir, et finalement le langage lui-même, et transformer l'être humain en une «chimère technique adaptée aux machines» (Heidegger), ou bien au contraire ne pourront-elles éventuellement que rendre toujours plus douloureux ce qui fait la condition immémoriale du « vivant qui parle », sans pouvoir jamais rien y changer?

Cette question peut être illustrée par un exemple. Le dirigeant multimilliardaire d'une firme de l'industrie numérique, qui, comme un des personnages du film, rêve d'installation sur une autre planète, postule la possibilité de délivrer l'humanité de tout ce qui est indissociable de l'habitation de la terre. Il appelle de ses vœux une humanité différente de celle à laquelle lui-même appartient, et passe outre cette évidence: ce sont précisément sa propre inscription dans l'ordre symbolique et les souffrances qui en résultent, qui le font rêver à des lendemains affranchis de pareilles entraves. Puisque les guerres et les destructions d'aujourd'hui ne sont pas moins terribles que celles de l'Antiquité et du Moyen Âge, il n'y a pas vraiment de raison de croire qu'une post-humanité occupant une autre planète pourrait y échapper.

De pareilles considérations, qui s'imposent à l'esprit de tout qui médite les malheurs de notre temps, sont évidemment trop démoralisantes pour figurer au programme d'un film produit par un des fleurons de l'industrie numérique.

*

Les deux films que je viens d'évoquer sont, du point de vue de l'art, d'une égale médiocrité. Ceux qui associent au cinéma les noms de Bergman, Pasolini, Kubrick ou Eustache, risquent bien de ne pas y trouver leur bonheur. Toutefois, ils constituent des documents intéressants. Le premier me semble le plus honnête, mais la raison en

est peut-être seulement que le contexte de sa fabrication (intentions du commanditaire, normes de production, actualité politique...) contraignaient moins que pour le second ses auteurs à la mauvaise foi.

Bruxelles, 3-4 décembre 2022

Jonathan Mangez